

L'homosexualité à Rome par Paul Veyne



Les Amants, détail de la tombe du Plongeur (480 av. J.-C.) découverte à Paestum en 1970 (cliché : Boudot-Lamotte).

L'une des responsabilités de l'historien est de donner à la société dans laquelle il vit le sens de la relativité de ses valeurs. Paul Veyne, professeur au Collège de France, le fait ici à propos de l'homosexualité, pratique courante, normale et avouée, dans certaines limites, à Rome.

Vers la fin de l'Antiquité païenne, un philosophe ascète et mystique, Plotin, souhaitait que les vrais penseurs « méprisent la beauté des garçons et des femmes ». « Aimer un garçon ou une femme », cette expression – appliquée à un homme – revient cent fois sous la plume des Anciens ; l'un valait l'autre, et ce qu'on pensait de l'un, on le pensait de l'autre. Il n'est pas exact que les païens aient vu l'homosexualité d'un œil indulgent. La vérité est qu'ils ne l'ont pas vue comme un problème à part.

Ni bêtes, ni morts, ni dieux

Si les Anciens blâmaient l'homophilie, ils ne la blâmaient pas autrement que l'amour, les courtisanes et les liaisons extra-conjugales ; du moins tant qu'il s'agissait d'homosexualité active. Ils avaient trois repères qui n'ont rien à voir avec les nôtres : liberté amoureuse ou conjugalité exclusive, activité ou passivité, homme libre ou esclave. Sodomiser son esclave était innocent, et même les censeurs sévères ne se mêlaient guère d'une question aussi subalterne. En revanche, il était monstrueux, de la part d'un citoyen, d'avoir des complaisances servilement passives.

Apulée, qui qualifie d'antinaturelles certaines complaisances infâmes entre hommes, ne stigmatise pas l'homosexualité, mais la servilité et aussi la sophistication. Car lorsqu'un Ancien dit qu'une chose n'est pas naturelle, il n'entend pas qu'elle est monstrueuse, mais qu'elle n'est pas conforme aux règles sociales, ou encore qu'elle est faussée, artificielle ; la nature était, soit la société, soit une sorte d'idéal écologique, visant à la maîtrise de soi et à l'autarcie : il fallait savoir se contenter du peu que la nature exige. D'où deux positions devant l'homophilie : la majorité indulgente la trouvait normale et les moralistes politiques la trouvaient parfois artificielle, au même titre, du reste, que tout plaisir amoureux.

Bon représentant de la majorité indulgente, Artémidore distingue les « relations conformes à la norme » ce sont ses mots : avec l'épouse, avec une maîtresse, avec « l'esclave, homme ou femme » (toutefois « être pénétré par son esclave n'est pas bon : c'est une atteinte et cela indique du mépris de la part de l'esclave »), et celles qui sont contraires à la nature : la bestialité, la nécrophilie et les unions avec les divinités.

Quant aux penseurs politiques, il leur arrivait d'être puritains parce que toute passion amoureuse, homophile ou pas, est incontrôlable et qu'elle amollit le citoyen-soldat. Leur idéal était la victoire sur le plaisir, quel qu'il soit. Lorsque Platon, énonçant les lois d'une cité utopique, bannit la pédérastie comme non conforme à la nature, il milite contre la mollesse et l'égaré passionnel, la nature n'étant pour lui qu'un argument supplémentaire. Son dessein n'est pas de ramener la passion à la droite nature en ne permettant d'aimer que les femmes, mais de supprimer toute passion en n'autorisant que la sexualité de reproduction (l'idée qu'on puisse être amoureux d'une femme ne lui a pas effleuré l'esprit, en effet). Ce qui est antinaturel dans la pédérastie n'est pas pour Platon une anomalie digne du bûcher, mais un défaut moral, à la façon de la gourmandise ; elle est sophistication non écologique.

Il ne suffit donc pas de trouver dans les textes les mots de contre nature : il faut encore comprendre en quel sens l'Antiquité les prenait. Pour Platon, ce n'était pas l'homosexuel qui était contre nature, mais seulement le geste qu'il accomplissait. La nuance est de taille. Un pédéraste n'était pas un monstre, c'était tout simplement un libertin, mû par l'instinct universel du plaisir. L'horreur sacrée du pédéraste n'existait pas.

Claude, Horace et Domitien...



Ainsi l'homophilie active est-elle partout présente dans les textes grecs et aussi romains. Catulle se vante de ses prouesses et Cicéron a chanté les baisers qu'il cueillait sur les lèvres de son esclave-secrétaire. Selon ses goûts, chacun optait pour les femmes, les garçons, ou les unes et les autres. Virgile avait le goût exclusif des garçons ; l'empereur Claude, celui des femmes ; Horace répète qu'il adore les deux sexes. Les poètes chantaient le mignon du redoutable empereur Domitien aussi librement que les écrivains du XVIIIe siècle célébreront la Pompadour, et l'on sait qu'Antinoüs, mignon de l'empereur Hadrien, reçut souvent un culte officiel après sa mort précoce. Pour plaire à tout leur public, les poètes latins, quels que fussent leurs goûts personnels, chantaient l'un et l'autre amour ; un des thèmes consacrés de la littérature légère était de mettre en parallèle les deux amours et de comparer leurs agréments respectifs.

Ci-contre Antinoüs, qui fut le favori de l'empereur Hadrien et inspira un grand nombre de statues (musée du Louvre, cliché Alinari- Roger-Viollet).

Il n'y a pas à distinguer entre auteurs grecs et auteurs latins, et l'amour qu'on dit grec pourrait être dit aussi légitimement romain. Rome n'a pas attendu l'hellénisation pour avoir de l'indulgence envers une certaine forme d'amours masculines. Le monument le plus ancien que nous ayons conservé des lettres latines, le théâtre de Plaute, qui est immédiatement antérieur à la grécomanie, est plein d'allusions homophiles d'une saveur très indigène. Dans le calendrier de l'État romain qu'on appelle Fastes de Préneste, le 25 avril est la fête des prostitués masculins, le lendemain de la fête des courtisanes, et Plaute nous parle de ces prostitués qui attendaient le client dans la rue de Toscane.

Les poésies de Catulle sont pleines d'injures rituelles et juvéniles par lesquelles le poète menace ses ennemis de les sodomiser pour marquer son triomphe sur eux ; nous sommes dans un monde de bravades folkloriques d'une saveur méditerranéenne, où l'important est d'être le partenaire actif : peu importe le sexe de la victime. La Grèce avait exactement les mêmes principes, mais, en outre, elle tolérait et même admirait une pratique romanesque que les Latins avaient en horreur : elle était indulgente pour les amours censément platoniques des adultes, pour les éphèbes de naissance libre qui fréquentaient l'école ou plutôt le gymnase, où leurs amants allaient les voir s'entraîner nus. A Rome, l'éphèbe de naissance libre était remplacé par l'esclave qui servait de mignon. Ce qui prouvait que le maître avait un tempérament débordant et était tellement porté sur le sexe que ses servantes ne lui suffisaient pas.

L'important demeurait de respecter les femmes mariées, les vierges et les adolescents de naissance libre : la prétendue répression légale de l'homosexualité visait en réalité à empêcher qu'un citoyen soit traité comme un esclave. La loi Scantinia, qui date de 149 avant notre ère, est confirmée par la vraie législation en la matière, qui est augustéenne : elle protège contre le viol l'adolescent libre au même titre que la vierge de naissance libre. Le sexe, on le voit, ne fait rien à l'affaire: ce qui compte est de n'être pas esclave et de n'être pas passif.

L'obscénité en histoire

Voilà donc un monde où l'on spécifiait dans les contrats de dot que le futur époux ne prendrait « ni concubine ni mignon » et où Marc Aurèle s'applaudit dans son journal d'avoir résisté à l'attirance qu'il éprouvait pour son domestique Théodotos et sa servante Bénédicte. En ce monde, on ne classait pas les conduites d'après le sexe, amour des femmes ou des garçons, mais en activité ou passivité : être actif, c'est être un mâle, quel que soit le sexe du partenaire dit passif. Prendre du plaisir virilement ou en donner servilement, tout est là. La femme est passive par définition, à moins d'être un monstre et, en cette affaire, n'a pas voix au chapitre ; les problèmes se traitent du point de vue masculin. Les enfants ne comptent pas davantage, à la condition que l'adulte ne se mette pas à leur service pour leur donner du plaisir et qu'il se borne à en prendre. Ces enfants sont, à Rome, des esclaves qui ne comptent pas et, en Grèce, des éphèbes qui ne sont pas encore citoyens, si bien qu'ils peuvent encore être passifs sans déshonneur.

Un mépris colossal accablait en revanche l'adulte mâle et libre qui était homophile passif ou, comme on disait, *impudicus* (tel est le sens méconnu de ce mot) ou *diatithemenos*. La malice publique soupçonnait certains stoïciens de camoufler sous une affectation de virilité exagérée une féminité secrète et je crois qu'on songeait au philosophe Sénèque, qui préférait les athlètes aux garçons. On chassait de l'armée les homophiles passifs et on a vu l'empereur Claude, un jour qu'il faisait couper des têtes à tour de bras, laisser en vie un impudique qui avait « des complaisances de femme » : un pareil être aurait souillé le glaive du bourreau. L'individu passif n'était pas mou à cause de sa déviation sexuelle, tout au contraire: sa passivité n'était qu'un des effets de son manque de virilité, et ce manque demeurait un vice capital en l'absence même de toute homophilie.

Car cette société ne passait pas son temps à se demander si les gens étaient des homosexuels ou pas; en revanche, elle prêtait une attention démesurée à d'infimes détails de toilette, de prononciation, de gestes, de démarche, pour poursuivre de son mépris ceux qui y trahissaient un manque de virilité, quels que fussent leurs goûts sexuels. L'État romain a interdit à plusieurs reprises les spectacles d'opéra (qu'on appelait « pantomime ») parce qu'ils étaient amollissants et peu virils, à la différence des combats de gladiateurs.

Tout cela explique une deuxième obsession, inattendue: il y avait bien une conduite sexuelle qui était absolument honteuse, tellement que les gens passaient la journée à se demander qui «en était»; cette conduite, qui occupait dans les médisances la même place que la «pédale» chez nos chansonniers, était la fellation, puisqu'il faut bien l'appeler par son nom: l'historien est obligé d'en parler, puisque les textes grecs et latins en parlent sans cesse et puisque son métier est de donner à la société qui est la sienne le sentiment de la relativité de ses valeurs. Tout cela n'est pas plus obscène que d'étudier l'histoire de l'antisémitisme de Vichy. La fellation était l'injure suprême, et l'on citait des cas de fellateurs honteux qui essayaient, prétendait-on, de déguiser leur infamie sous une honte moindre en se faisant passer pour homosexuels passifs !

Il y a chez Tacite une scène épouvantable : Néron fait mettre à la torture une esclave de sa femme Octavie pour lui faire avouer que l'impératrice était adultère; l'esclave résiste à tous les supplices pour sauver l'honneur de sa maîtresse et répond au policier: « Le vagin d'Octavie est plus propre que ta bouche. » Nous

imaginerions qu'elle voulait dire que rien n'est plus souillé que la bouche d'un calomniateur; erreur: elle veut résumer toute l'infamie du monde dans le geste qui en est l'achèvement: la fellation. La fellation n'est-elle pas le comble de l'abaissement, en effet? Elle prend passivement son plaisir à en donner à autrui et elle ne refuse servilement à autrui la possession d'aucune partie du corps; le sexe ne fait rien à l'affaire : car il était une deuxième conduite non moins infâme et qui les obsédait autant: le cunnilingus.

Une société machiste

D'où vient cette étrange cartographie des plaisirs et des infamies ? D'au moins trois causes qu'il ne faut pas confondre, Rome est une société « machiste », comme tant d'autres, qu'elles aient connu l'esclavage ou l'aient ignoré. Ensuite, ce virilisme tient à la partie cachée de l'iceberg politique des sociétés antiques ; recourons à l'analogie, pour faire vite, et évoquons la haine de la mollesse dans les groupes militaristes ou encore dans les sociétés de pionniers qui se sentent au milieu d'un environnement dangereux. Enfin, Rome est une société esclavagiste où le maître exerce le droit de cuissage, si bien que les esclaves avaient fait de nécessité vertu dans un proverbe ; « Il n'y a pas de honte à faire de que le maître commande ».

Société esclavagiste : avant que stoïciens et chrétiens ne protestent que la morale sexuelle est la même pour tous (plus pour imposer la chasteté aux maîtres que pour protéger les esclaves), la morale romaine variait selon le statut social : « L'impudicité (c'est-à-dire la passivité) est une infamie chez un homme libre », écrit Sénèque le Père ; « chez un esclave, c'est son devoir le plus absolu envers son maître ; chez l'affranchi, cela demeure un devoir moral de complaisance ».

Aussi l'homophilie, pour laquelle on avait toutes les indulgences, consistait-elle en relations actives d'un maître avec son jeune esclave, son mignon. Le jour où le mignon commençait à avoir de la moustache, les convenances voulaient que le maître cesse de lui infliger un traitement indigne d'un mâle. Certains maîtres poussaient le libertinage jusqu'à continuer : ce mignon trop grand était un *exoletus*, ce qui veut dire qu'il n'était plus un *adolescens*, et les honnêtes gens le trouvaient

répugnant. Sénèque, qui veut qu'on suive en tout la nature, s'indigne que certains libertins prétendent faire épiler leur mignon devenu grand, bien que l'âge naturel des complaisances soit passé pour lui.

On aurait tort de regarder l'Antiquité comme le paradis de la non-répression et de s'imaginer qu'elle n'avait pas de principes ; simplement, ses principes nous semblent ahurissants, ce qui devrait nous faire soupçonner que nos plus fortes convictions ne valent pas mieux. Il y avait des liaisons illégitimes mais moralement admises, à la manière de l'adultère, chez nous, dans la bonne société, ou, récemment encore, de l'union libre. En pareil cas, la règle est la suivante : la littérature a le droit d'en parler sans blâme, mais les intéressés, en ce qui concerne leur cas personnel, doivent avoir la discrétion de ne rien avouer. D'autres relations étaient moralement aussi suspectes qu'illégitimes, et elles étaient nombreuses. Car la plus grande partie de l'homophilie était tenue pour blâmable, mais pas selon notre morale à nous. Il y avait enfin les relations illégitimes, immorales et, qui plus est, infâmes. Elles étaient plus qu'un acte coupable qui avait échappé à leur auteur : l'horreur de l'acte remontait jusqu'à l'auteur lui-même et prouvait que, pour avoir fait une chose pareille, il fallait qu'il fût monstrueux. On passait alors de la condamnation morale au rejet que nous dirions raciste. Il en était ainsi, on l'a dit, de la passivité chez les hommes libres, des complaisances infâmes pour les femmes (appelons un chat un chat : du cunnilingus) et enfin de l'homophilie féminine, surtout à l'endroit de l'amante active ; une femme qui se prend pour un homme, c'est le monde renversé. Horreur égale à celle des femmes qui « chevauchent » les hommes, dit Sénèque.

Tout cela aboutissait à une vision de l'homophilie qui n'était pas moins mythique que la nôtre, mais différemment. Elle réduisait toutes les homophilies à un cas tenu pour typique : la relation active de l'adulte avec un adolescent qui n'y prend pas de plaisir, on voulait croire que c'était le cas général, parce que cette relation active et sans mollesse tranquillisait, où les orages et la servilité de la passion étaient, disait-on, inconnus.

Notre lecteur se demande peut-être, pour finir, comment il se fait que l'homophilie ait été si répandue. Faut-il penser qu'une particularité de la société antique, par exemple le mépris de la femme, y multipliait artificiellement les homophiles, ou qu'au contraire une répression différente, moindre au total, laissait se manifester une homophilie qui serait une des possibilités de la sexualité humaine ? La seconde réponse est sans doute la bonne.

Paul Veyne

Pour en savoir plus :

- Sur l'homosexualité grecque, il existe un livre fondamental, celui de K. J. Dover, *Greek Homosexuality*, Duckworth éditeur, Londres, 1978 ; une traduction aurait sûrement du succès.
- Il n'est que juste de rappeler les travaux lucides et courageux que le philologue P. Brandt avait publiés sous le pseudonyme de Hans Licht : *Sittengeschichte Griechenlands*, 3 volumes illustrés, Dresde et Zurich, 1925-1928.
- Aucun travail d'ensemble pour Rome. Voir cependant Jasper Griffin, « Augustan Poetry and the life of luxury », dans *Journal of Roman studies*, LXVI, 1976, p. 87, et Paul Veyne, « La famille et l'amour à Rome », dans *Annales ESC* XXXIII, 1978, 1978, p. 35.